

Claudia Almeida
Université de l'État du Rio de Janeiro, CP II, Brésil
cmp.almeida@yahoo.com.br



Résumé : Vassilis Alexakis, dessinateur et journaliste grec, émigre en France lors de l'installation de la dictature dans son pays. En France, il commence une nouvelle carrière et publie ses premiers textes littéraires écrits directement en français. Bien que la thématique grecque ne soit pas exclusive dans son oeuvre, on ne peut pas nier la grande place qu'elle y occupe. Plusieurs intrigues ont lieu en Grèce ou sont directement liées à ce pays. En effet, Alexakis problématise la situation de l'écrivain qui revendique l'appartenance à deux cultures sans chercher à rompre, ou même à affaiblir, les liens qui le rattachent à l'une ou à l'autre. La scénographie de l'oeuvre, telle que Dominique Maingueneau la décrit, qui confirme l'ethos itinérant du narrateur, est encadrée dans un genre littéraire qui oscille entre le roman et le journal. Le retour à la langue maternelle ne présupposant pas l'abandon de la langue étrangère, le narrateur revient à plusieurs reprises sur des comparaisons qui ne concernent aucune sorte de hiérarchie, mais qui soulignent sa connaissance des deux langues et deux cultures. Dans ce texte, il s'agit d'examiner quelques aspects de cette scénographie du retour et ses implications dans la construction de l'ethos discursif du narrateur.

Mots-clés: Vassilis Alexakis; ethos; scénographie; langue maternelle; étranger.

A cenografia do retorno à língua materna

Resumo : Vassilis Alexakis, desenhista e jornalista grego, emigra para a França quando a ditadura se instala em seu país. Na França, ele começa uma nova carreira e publica seus primeiros textos literários escritos diretamente em francês. Ainda que a temática grega não seja a única de sua obra, não se pode negar o grande espaço que ocupa em sua escrita. Várias tramas se desenvolvem na Grécia ou estão diretamente ligadas a esse país. De fato, Alexakis problematiza a situação do escritor que reivindica o pertencimento a duas culturas sem buscar romper, nem mesmo enfraquecer, os laços que o unem a uma ou à outra. A cenografia da obra, tal como Dominique Maingueneau a descreve, que confirma o ethos itinerante do narrador, é apresentada em um gênero literário que oscila entre o romance e o diário. Como o retorno à língua materna não pressupõe o abandono da língua estrangeira, o narrador retoma repetidamente comparações que não se reportam a nenhuma hierarquia, mas que destacam seu conhecimento das duas línguas e das duas culturas. Neste texto, trata-se de examinar alguns aspectos dessa cenografia do retorno e suas implicações para a construção do ethos discursivo do narrador.

Palavras-chave: Vassilis Alexakis, ethos, cenografia, língua materna, estrangeiro.

The scenography of the return to the mother tongue

Abstract: Vassilis Alexakis, a Greek draftsman and journalist, immigrates to France at the onset of the dictatorship in his country. In France, he begins a new career and publishes his first literary texts, written directly in French from the start. Although Greek themes are not the only ones in his work, one cannot deny the large space they occupy in his writing. Several plots take place in Greece or are directly linked to that country. In fact, Alexakis discusses the situation of the writer who claims membership in two cultures, without seeking to break, or even weaken, the ties that bind him to one or the other. The setting of his work, as described by Dominique Maingueneau and corroborated by the shifting ethos of the narrator, is presented in a literary genre that oscillates between the novel and a diary. As the return to the mother tongue requires not the abandonment of a foreign language, the narrator repeatedly compares the two languages without any value judgment, but highlighting his knowledge of the two languages and cultures. In this article, I examine some aspects of the return scenography and their implications for the discursive construction of the narrator's ethos.

Keywords: Vassilis Alexakis, ethos, scenography, mother tongue; foreign language.

Depuis très longtemps, on observe des déplacements territoriaux individuels et collectifs. Leurs motivations sont assez diverses: des régimes oppresseurs, des persécutions politiques, l'expulsion du pays natal, des conditions environnementales inhospitalières, la quête de moyens de survivance, des exigences professionnelles et le désir de changement en sont quelques-unes. Ces déplacements jouent un rôle important dans les pratiques sociales, contribuent aux redéfinitions identitaires, laissent des traces linguistiques et provoquent des contacts qui déclenchent des réactions de solidarité et de refus et, par là, participent de la dynamique des rapports entre les uns et les autres.

A l'heure actuelle, le progrès technologique, surtout dans le domaine des moyens de communication, entraîne une révision des notions de frontière, de distance et d'espace. La mobilité dans le cyberspace, qui redéfinit les identités et établit des formes d'interaction nouvelles et fluides, en serait peut-être le point culminant (jusqu'à présent). N'empêche que les possibilités de mobilité virtuelle n'ont pas découragé la mobilité physique. En effet, on observe une augmentation des locomotions, rendues plus faciles aussi par la technologie qui réduit le temps dans les transports. Si d'un côté, les déplacements brefs qui ont un retour prévu et réalisé se sont multipliés - motivés par le tourisme, les affaires ou les visites familiales -, d'un autre côté, les déplacements longs et, plusieurs fois, définitifs, sont devenus plus nombreux. En fait, ceci est le reflet des problématiques historiques ou récentes et compte parmi ses conséquences le surgissement de nouveaux types de sujets déplacés.

Lorsqu'on étudie les déplacements définitifs, la motivation du départ devient fondamentale pour comprendre le parcours suivi par le déplacé. On peut identifier deux ordres de raisons qui présentent des spécificités, mais qui ont aussi des zones d'intersection: le désir de partir et le besoin de partir.

Dans le premier ordre, l'individu semble ne pas identifier des liens d'appartenance suffisamment forts avec la terre d'origine ou avec la communauté dans lesquelles il vit. Le désir de déplacement territorial généralement en indique un autre, presque toujours implicite, celui d'être un autre, de se constituer comme sujet dans une société différente de celle qui serait la sienne, mais qui est refusée en tant que telle. Michel Maffesoli soutient que l'être humain a la «pulsion de l'errance», qu'il identifie comme l'un des éléments fondateurs de la société, dans la mesure où il favorise le développement intégral de différentes facettes identitaires:

« L'errance est une chose qui, outre son aspect fondateur de tout l'ensemble social, traduit bien la pluralité de la personne et la duplicité de l'existence. Elle exprime aussi la révolte, violente ou discrète, contre l'ordre préétabli, et fournit une bonne clef pour comprendre l'état de rébellion latent chez les générations jeunes dont on ne commence qu'à entrevoir la portée et dont on n'a pas encore fini d'analyser les effets ». (Maffesoli, 2001 : 16)¹

Dans l'ordre de raisons qui caractérisent le besoin de partir, on peut souligner l'imminence du bannissement de la terre natale ou le bannissement lui-même. Dans ce cas, l'exil est l'accomplissement d'un ordre ou la tentative d'échapper aux poursuites, à l'emprisonnement ou à la mort pour des raisons politiques. L'exilé est donc un individu déraciné malgré lui. Edward Said définit cet état:

« L'exil (...) est une fracture inguérissable entre un être humain et un lieu natal, entre le moi et son vrai foyer: sa tristesse essentielle ne peut jamais être surmontée. Et, bien que ce soit vrai que la littérature et l'histoire contiennent des épisodes héroïques, romantiques, glorieux et même triomphants de la vie d'un exilé, ce ne sont que des efforts pour surmonter la douleur mutilatrice de la séparation ». (Said, 2003 : 46)²

La fracture dont parle Said condamne l'exilé à un processus de (re)construction identitaire qui a comme point de repère la patrie qui le refuse. Quoique les exils puissent être temporaires, car des changements de régime généralement mettent fin aux interdictions de retour, l'exilé ne revient jamais à sa patrie. Les changements qui ont eu lieu pendant son absence - et auxquels il n'a pas participé - et les transformations subies par lui dans les contacts avec une autre société - qui ne sont pas partagés avec ceux qui sont restés dans le pays - le mettent dans un terrain mouvant dans lequel les racines s'approfondissent difficilement. Il se peut que la tentative de garder, au moins, le souvenir d'une patrie, soit l'un des motifs qui mènent plusieurs exilés à ne pas y retourner et à rester étrangers là où ils ont été accueillis.

C'est justement parce qu'il a été forcé de se déplacer que l'exilé garde les marques de sa culture originelle; celles-ci sont, presque toujours, valorisées tant par l'exilé lui-même que par la société d'accueil. Le statut d'exilé assure le droit d'être fidèle à la culture d'origine à cause de laquelle il a dû se déplacer. Par ailleurs, la société qui accueille les exilés transforme cet acte en une preuve de ses hautes valeurs: offrir l'asile aux individus persécutés pour des raisons politiques atteste la solidarité, le respect à la démocratie, l'hospitalité envers

l'étranger, etc. L'expression *France, terre d'accueil*, par exemple, traverse les temps et fait partie de l'imaginaire collectif français.

L'expérience de l'exil, même si elle est très douloureuse, favorise le développement des habilités dans les échanges avec les autres, comme observe Said :

« Il est peut-être étrange de parler des plaisirs de l'exil, mais il y a quelque chose de positif à dire sur quelques-unes de ses conditions. Voir «le monde entier comme une terre étrangère» rend possible l'originalité de la vision. La plupart des gens ont la conscience d'une culture, d'un décor, d'un pays; les exilés ont conscience d'au moins deux de ces aspects-là, et cette pluralité de vision donne origine à une conscience de dimensions simultanées, une conscience que - pour emprunter un mot de la musique - est contrapontique ». (Said, 2003 : 59).³

L'exilé se trouve donc dans une position privilégiée pour réfléchir sur les implications de ce type de déplacement et pour produire des représentations qui montrent la diversité de tensions, de fissures, de rencontres réussies et ratées.

Plusieurs écrivains qui vivent l'exil puisent dans cette source le matériel pour leurs textes littéraires. Dans ce contexte, le choix de la langue étrangère est particulièrement significatif du fait qu'il découle de la transplantation dans un pays étranger. Bien que ce phénomène se soit pas nouveau, la multiplication des déplacements - que Said attribue surtout à la guerre moderne, à l'impérialisme et aux ambitions presque théologiques des gouverneurs totalitaires - suscite un nombre croissant d'écrivains qui se constituent en tant que tels en langue étrangère.

George Steiner identifie une "révolution du langage", commencée dans la décennie de 1890, et souligne comme l'un de ses principaux aspects « l'émergence du pluralisme linguistique chez certains écrivains pour ainsi dire 'délégés' ». (Steiner 1990 : 12). Les auteurs étudiés par Steiner - Nabokov et Beckett notamment - ont vécu des déplacements territoriaux et linguistiques et les ont représentés de plusieurs formes dans leurs textes. Vassilis Alexakis, l'écrivain que nous allons étudier dans ce texte, a lui aussi une oeuvre marquée par les représentations de l'étranger.

Alexakis est né à Athènes en 1943 et, à dix-sept ans, est parti en France étudier le journalisme. Trois ans après, il est rentré en Grèce. Cependant, le coup d'État qui a mené la Junte au pouvoir et qui a établi la Dictature des Colonels a provoqué son départ vers la France, en 1968, cette fois-ci pour y rester. Son activité professionnelle principale était alors le dessin humoristique. En 1974, il a publié son premier roman, *Le sandwich*, écrit directement en français. Alexakis ne reviendra à son pays natal qu'après la fin du gouvernement militaire. Mais ce retour n'est pas définitif. En effet, depuis qu'il y est revenu, Alexakis vit entre les deux pays, sans affaiblir les liens établis en France et sans perdre ceux qu'il a renoués en Grèce.

L'exil d'Alexakis n'a pas été décrété par le gouvernement grec, mais ses dessins, à caractère prioritairement politique et assez critiques par rapport à la dictature, faisaient de lui une cible probable. Comme l'on verra, son oeuvre littéraire - qui s'est développée parallèlement au dessin et qui par la suite s'est imposée à lui - révèle les drames intérieurs des déplacés et des frictions dans les contacts avec les autres.

Entre le natif et l'étranger: la patrie imaginaire

Dans *La Langue maternelle*, le narrateur, Pavlos Nicolaidès, revient en Grèce à cause de la mort de sa mère. Vivant à Paris depuis qu'il avait fui la dictature des colonels, c'est la première fois qu'il vient en Grèce sans prévoir la date de retour en France.

Les coïncidences avec la vie de l'auteur sont trop évidentes pour être remises en question et l'inspiration autobiographique est indéniable. Mais le générique sur la couverture indique qu'il s'agit d'un roman. Et, encore une fois, nous n'allons pas remettre en cause ce choix. Encadrée par la scène englobante du discours littéraire et la scène générique de roman, la scénographie du retour ou plutôt de la redécouverte de la langue et de la culture permet à l'auteur d'exposer plusieurs aspects des relations complexes qu'établit un déplacé avec sa terre natale. Tout en suivant le narrateur, le lecteur - qui n'a peut-être jamais expérimenté une situation semblable - se rend compte des tensions vécues par ceux qui reviennent à un chez eux introuvable.

En effet, le retour à la terre natale, après une longue période d'éloignement, met en évidence les changements de regard de l'émigré ou de l'exilé. Si d'un côté le déplacé a un choc lorsqu'il voit les modifications subies par le pays - qu'il n'a pas accompagnées -, d'un autre côté, sa vision personnelle du pays est fortement marquée par les expériences vécues à l'étranger. Salman Rushdie, écrivain indien qui revient en Inde après des années vécues au Paquistan et en Angleterre, décrit ses impressions :

« Il se peut que les écrivains qui se trouvent dans ma situation, exilés, émigrés ou expatriés, soient hantés par un sentiment de perte, par la nécessité de reconquérir un passé, de se retourner vers lui, même au risque d'être transformés en statue de sel. Mais si nous nous retournons, nous devons aussi savoir - ce qui fait naître de profondes incertitudes - que notre éloignement physique de l'Inde signifie presque inévitablement que nous ne serons plus capables de reconquérir précisément ce qui a été perdu; qu'en bref, nous créerons des fictions, non pas des villes ou des villages réels, mais des patries imaginaires, invisibles, des Indes de l'esprit ». (Rushdie, 1993 : 20).

Le désir de récupérer les pertes provoquées par l'absence de la terre natale, souligné par Rushdie, est partagé par le narrateur de *La langue maternelle*. La recherche sur l'épsilon, le voyage à Delphes, l'écriture du cahier de mots sont des stratégies pour remplir les lacunes laissées par l'exil et, d'une certaine façon, pour payer une dette envers la culture originelle. En fait, il s'agit de s'assurer un lien d'appartenance que l'exilé craint d'être rompu. Pavlos Nicolaidès, le narrateur, est suffisamment clair là-dessus :

« *Qu'est-ce que j'attends des autres, exactement? Peut-être qu'ils m'apprennent des choses que j'ignore. Je me sens de plus en plus concerné par la vie d'Athènes. Les relations que je noue me donnent la sensation réconfortante que je suis accepté par la société athénienne, qu'elle ne me considère pas comme un intrus* ». (Alexakis, 2006 : 231).

Cependant, reprendre le passé, sans y réfléchir, est un risque qu'il faut contrôler. Dans ce sens, l'image de la statue de sel est particulièrement précise. Puisée dans la Bible, l'image identifie l'immobilité comme une conséquence de l'incapacité de se mettre à distance du passé. Lorsque Dieu décrète la destruction de Sodome et Gomorre, il exauce la demande d'Abraham et permet que Lot, son neveu, quitte Sodome avec sa femme et ses deux filles, avant l'anéantissement de la ville. Quand l'ange les mène aux portes de Sodome, il leur dit de ne pas regarder en arrière. Sa femme, pourtant, désobéit à l'ordre et devient une statue de sel (La Sainte Bible, 1991 : Gen. 18:22-19:26). Plus qu'une simple désobéissance, l'acte de regarder en arrière confirme l'attachement à un lieu où la famille avait été menacée de mort et qui n'existerait plus⁴. Lorsque Rushdie - un musulman qui est devenu athée encore dans sa jeunesse - choisit cette image, il met en relief la rigidité que peut produire la tentative improductive de récupérer ce qui est irrécupérable. L'éloignement de la terre natale présuppose des pertes définitives: la transformation en statue de sel ne les reprend pas, mais tout simplement emprisonne le déplacé dans une attitude contemplative qui le condamne à rester hors de l'espace qu'il désire.

Nicolaidès ne se laisse pas attraper dans ce piège du remords: plutôt que d'essayer de récupérer la Grèce qu'il avait quittée des années auparavant, il cherche à découvrir la Grèce qu'il ne connaît pas. Son retour est marqué par l'apprentissage des choses qui ont eu lieu pendant son absence, par la reprise de pratiques linguistiques, sociales et culturelles qui étaient oubliées, mais aussi par une attitude assez critique par rapport à certains aspects culturels et à certains comportements, ainsi qu'à certaines visions de monde. Deux questions sont particulièrement importantes pour le narrateur: la relation des Grecs avec leur passé glorieux et les relations politiques de la Grèce avec ses voisins (et des Grecs avec les immigrants).

Lorsqu'il analyse l'exaltation de la tradition, le narrateur affirme:

« *Nous jugeons les oeuvres en fonction de leur ressemblance avec celles du passé. Des réalisations médiocres sont déclarées estimables parce qu'elles ont la politesse de ne pas contester la tradition. Il y a une certaine servilité dans notre attitude face aux oeuvres du passé, qui leur fait du tort, qui les trahit. Je pense aux troupes de théâtre, petites et grandes, qui jouent tous les étés, avec l'aide du ministère de la Culture, les mêmes tragédies, de manière souvent affligeante, et aussi aux films de fiction, non moins affligeants, qui s'inspirent de Sophocle ou d'Euripide. On publie sans cesse de nouveaux essais qui tentent de relier les diverses cultures qui ont fleuri en Grèce, afin d'établir que la plus récente est issue de la plus ancienne. Leurs auteurs parcourent les siècles en quête d'indices susceptibles de prouver que nous sommes bien les descendants de nos glorieux aïeux* ». (Alexakis, 2006 : 193).

On voit bien qu'il ne s'agit pas de négation de la gloire du passé, mais du refus de rester figé dans cette gloire. Héritière d'une culture qui a fortement « influencé l'Occident, la société grecque assume pleinement son rôle de défenseur de cet élément fondateur - que, d'après elle, l'Occident devrait protéger et célébrer - et de promoteur des principes éthiques et philosophiques, des définitions du beau, des critères de construction et d'évaluation de l'art ». Si la défense du passé risque de provoquer la stagnation, la croyance dans la possibilité de reproduire ce passé dans le présent mène à l'incapacité d'évaluer les transformations dans les différents domaines de l'art, de la connaissance et de la technologie à partir de critères utilisés par d'autres et qui pourraient être plus pertinents que les précédents. Cette opinion coïncide avec celle de Vassilis Alexakis exprimée dans une interview: « A rebours d'une certaine fierté nationale, l'auteur considère le poids de l'antique comme une malédiction pour son pays de naissance. *'Il faudrait que la Grèce oublie son passé (...). C'est un pays à réinventer.'* » (Georges, 2010).

Cette réinvention présuppose le courage de quitter le terrain sûr des classiques - dont le prestige international est incontestable - et d'investir dans les questions du monde contemporain, sans établir des comparaisons de valeurs avec le passé. En fait, le narrateur se rend compte que le pays doit construire un parcours et affirmer une identité dans un contexte politique, social, économique et culturel qui n'évoquent même pas de loin l'Antiquité classique. Dans les années 90 du XX^e siècle, la Grèce vit une période de changements politiques et économiques assez importants. De 1993 à 2004, le PASOK (Mouvement socialiste pan-hellénique) occupe le pouvoir et établit l'*Eksynchronismos* (la modernisation). Ceci comprend une réforme générale: urbaine, économique et politique. Cette période est marquée aussi par les dénonciations de corruption dans le gouvernement et par la tentative de séparation entre l'Etat et l'Eglise. Les mots de Nicolaïdès s'accordent, en quelque sorte, à cette philosophie politique commencée dans les années 90.

Lorsque l'auteur propose de séparer la Grèce moderne de l'ancienne, il pense aussi à la société grecque actuelle qui prend des positions sans tenir compte des modifications qui ont lieu dans le monde, en Europe notamment, et, par conséquent, garde une vision de monde restreinte, tournée vers elle-même. Les exemples les plus commentés dans le livre concernent les relations politiques entre la Grèce et les pays voisins (la Turquie particulièrement) et l'image qu'ont les Grecs de ceux qui ont cherché l'abri sur le territoire grec, c'est-à-dire, les étrangers et les émigrés.

Les discussions entre le narrateur et ses compatriotes soulignent l'énorme distance qui les sépare lorsqu'il s'agit des questions géopolitiques concernant la Grèce. Nicolaïdès explique:

« Je me suis demandé si nous devons vraiment avoir peur de nos voisins. Ni l'Albanie, ni le nouvel Etat macédonien ne me paraissaient en mesure de nous assaillir. Devions-nous avoir peur de la Bulgarie? (...) pour ce qui est de la Turquie, elle est bien sûr notre ennemie perpétuelle. Je crois qu'il nous est impossible de la voir objectivement. La crainte de la Turquie fait partie de l'identité nationale. » (Alexakis, 2006 : 83-84).

Les relations politiques entre la Grèce et les deux premiers pays mentionnés sont complexes à différents degrés. Les quatre - l'Albanie, la Macédoine, la Bulgarie et la Grèce - ont fait partie de l'Empire ottoman et ont eu leur indépendance à des moments différents et dans des circonstances diverses. L'Albanie est restée sous cette domination de 1468 à 1912. Après la guerre d'indépendance (1910-1912), qui n'a été terminée qu'après l'entrée de la Ligue balkanique, le pays perd environ 60% de son territoire pour les voisins Kosovo, Macédoine, Grèce et Monténégro. Evidemment, la Grèce craint que l'Albanie ne cherche à récupérer cette perte. La Macédoine a aussi fait partie de l'empire byzantin et, postérieurement, de l'empire ottoman jusqu'à 1912. A ce moment-là, la Serbie, la Bulgarie et la Grèce ont revendiqué cette région. Mais après la Première guerre mondiale, la Macédoine intègre la Yougoslavie. En 1991, quand la Fédération s'écroule, le pays devient indépendant. C'est alors que surgit un grand problème avec la Grèce: le nom du *nouveau* pays. Le toponyme est d'origine grecque et renvoie au royaume de Philippe II de Macédoine (359-336 A. C.) et de son fils, Alexandre III de Macédoine, plus connu comme Alexandre le Grand, qui a régné de 336 à 323 A. C. Le toponyme nomme aussi 3 des 13 régions administratives grecques (Macédoine-Orientale-et-Thrace, Macédoine Centrale et Macédoine Occidentale). La Grèce ne reconnaît pas officiellement le nom du pays et l'appelle ARYM (Ancienne République Yougoslave de Macédoine), car il argumente que si le nom Macédoine était maintenu le pays pourrait revendiquer les régions administratives qui ont le même toponyme. En ce qui concerne la Bulgarie, qui est restée sous la domination ottomane de 1396 à 1908, les relations diplomatiques sont décrites comme «excellentes» par les Grecs. Cependant, celui-là est le plus grand des pays mentionnés et celui par rapport auquel les rumeurs pourraient se justifier. En ce qui concerne la Turquie, les tensions permanentes n'ont pas comme seule origine l'époque de la domination ottomane (1453-1830). En fait, les guerres qui se sont suivies (La guerre greco-turque en 1897, les guerres balkaniques en 1912-1913 et la Première guerre mondiale 1914-1918) ont ébranlé encore plus les relations entre les deux pays. La dispute pour Chypre (la Grèce a essayé d'annexer l'île; la Turquie en occupe la partie nord depuis 1974 et ne reconnaît pas l'indépendance du pays) et pour l'espace maritime et aérien de la Mer Egée rendent plus difficile l'établissement de relations cordiales entre les deux pays.⁵

La position assumée par Nicolaïdès s'appuie sur l'analyse de la situation contemporaine de la région: l'Albanie et la Macédoine sont des pays qui ont de graves problèmes économiques et qui pourraient difficilement organiser des attaques armées contre la Grèce. Mais ce point de vue n'est pas partagé par ses compatriotes qui, eux, analysent la question à partir d'éléments historiques, peut-être hyper valorisés par la fierté nationale. Le désaccord de Nicolaïdès inspire la méfiance et est attribué à l'influence des discours d'autres pays qui ont des intérêts différents de ceux de la Grèce. Cependant, si ceux qui sont restés en Grèce remettent en question les fondements de la position du narrateur, celui-ci n'hésite pas à parler en tant que Grec: lorsqu'il énonce son opinion, il s'inclut dans l'ensemble de la société («nous devons», «nous devrions», «notre»).

Une position discordante est assumée aussi par le narrateur lorsqu'il analyse les relations entre les Grecs et les émigrés en Grèce. Après avoir appris à la télévision que le gouvernement grec avait décidé de reconduire à la frontière tous les Albanais sans papiers, comme réponse au gouvernement albanais qui avait pris des mesures concernant les Grecs en Albanie, le narrateur commente:

« La situation des Albanais en Grèce est celle que bien des Grecs ont connu à l'étranger. Nous sommes en mesure de comprendre les raisons qui les ont obligés à quitter leur pays. Les chansons et les poèmes que nous avons écrits sur l'exil me reviennent en mémoire. C'est l'un des thèmes dominants de notre littérature. C'est un mot que nous étudions depuis longtemps. Les *Suppliantes* d'Eschyle sont, si je me souviens bien, des femmes qui demandent l'hospitalité. Euripide en a repris le titre et le thème. L'attitude que nous adoptons à l'égard des Albanais laisse pourtant supposer que leur regard ne nous rappelle rien. » (Alexakis, 2006 : 257).

Se trouvant dans la situation de l'étranger - ni le narrateur, ni l'écrivain n'ont demandé la citoyenneté française -, Nicolaïdès semble plus sensible aux difficultés de ces gens-là. Bien que son départ n'ait pas été dû à des raisons économiques, et qu'il n'ait pas eu non plus de grandes difficultés pour obtenir sa carte de séjour, le narrateur est capable de comprendre les besoins de déplacements différents des siens, ainsi que les problèmes d'adaptation des étrangers dans la société où ils veulent rester. Curieusement, pour défendre la solidarité avec ces personnes-là, il utilise comme argument la littérature classique dans laquelle il identifie une tradition hospitalière qui devrait être maintenue par les Grecs. De surcroît dans les *Suppliantes* d'Eschyle, lorsque Pélasgo, le roi d'Argos, reçoit la demande d'aide et de protection des Danaïdes, quoiqu'il soit sympathique à la cause, il ne leur répond pas immédiatement. En disant qu'il ne peut pas assumer cette responsabilité tout seul, il convoque le peuple de la ville et leur demande leur avis. La requête des femmes est acceptée par unanimité. De cette façon, la contradiction entre le discours qui défend la permanence du glorieux héritage classique en Grèce contemporaine et les attitudes xénophobes de cette société actuelle sont mises en relief: le berceau de la démocratie a donné plusieurs preuves d'hospitalité qui ne seraient pas assumées dans l'actualité.

Les différences de vision de monde évidentes entre le narrateur et ses compatriotes découlent surtout de l'expérience du déplacement. Intégré dans une culture différente de la sienne, Nicolaïdès est capable d'établir des comparaisons et d'analyser des faits et des discours à partir de critères qui échappent au risque d'un jugement endogène et, donc, restreint et réducteur. La mobilité territoriale qui a exigé aussi la mobilité culturelle devient un atout pour que, comme l'affirme Saïd, dans l'extrait que nous avons déjà cité au début de ce texte, l'exilé ait une vision originale, car il "regarde le monde entier comme une terre étrangère".

Mais là, il s'agit d'une pièce à double face. Si d'un côté le temps passé loin de la terre natale élargit les vues du déplacé, d'un autre côté, il crée un vide impossible à remplir. La patrie décrite par le déplacé ne coïncide pas avec l'image que s'en font ceux qui y sont restés et qui, à la limite, ont pleinement

participé à son processus évolutif. Différemment de Salman Rushdie, qui est resté longtemps éloigné de l'Inde - après la fatwa lancée par l'ayatollah Khomeiny en Iran le retour est devenu impossible pendant plusieurs années -, Vassilis Alexakis a gardé des liens et des contacts avec la Grèce. Depuis la fin de la dictature des colonels (1974), l'écrivain alterne des périodes dans son studio à Paris, son appartement à Athènes et sa maison dans l'île de Tinos.

Cette *itinérance* favorise la multiplicité des points de vue, car les voyages successifs d'un pays à l'autre permettent d'analyser de plus près les différents aspects de chaque fait ou de chaque opinion. La Grèce que le narrateur et l'écrivain ont quittée dans les années 70 est perdue à jamais. À sa place, ils ont trouvé un pays qui est toujours le leur, mais qu'ils observent avec un regard affiné par les expériences vécues ailleurs. Peut-être que cette conscience *contrapontique*, décrite par Edward Said, leur permet de construire une nouvelle idée de la Grèce, leur Grèce imaginaire.

Notes

¹A errância é coisa do tipo que, além de seu aspecto fundador de todo conjunto social, traduz bem a pluralidade da pessoa e a duplicidade da existência. Também exprime a revolta, violenta ou discreta, contra a ordem estabelecida, e fornece uma boa chave para compreender o estado de rebelião latente nas gerações jovens das quais apenas se começa a entrever o alcance e cujos efeitos não terminamos de avaliar.

Malheureusement, on n'a pas réussi à trouver l'édition originale avant le congrès. Le texte en français est donc la *version* de l'édition en portugais.

²O exílio (...) é uma fratura incurável entre um ser humano e um lugar natal, entre o eu e seu verdadeiro lar: sua tristeza essencial jamais pode ser superada. E, embora seja verdade que a literatura e a história contém episódios heróicos, românticos, gloriosos e até triunfais da vida de um exilado, eles não são mais do que esforços para superar a dor mutiladora da separação.

Le texte en français est la version de l'édition brésilienne.

³Embora talvez pareça estranho falar dos prazeres do exílio, há certas coisas positivas para se dizer sobre algumas de suas condições. Ver "o mundo inteiro como uma terra estrangeira" possibilita a originalidade da visão. A maioria das pessoas tem consciência de uma cultura, um cenário, um país; os exilados têm consciência de pelo menos dois desses aspectos, e essa pluralidade de visão dá origem a uma consciência de dimensões simultâneas, uma consciência que - para tomar emprestada uma palavra da música - é *contrapontística*.

Le texte en français est la version de l'édition brésilienne.

⁴Dans le chapitre 19, la narrative biblique souligne que les sodomites avaient essayé de violer les hommes (des anges, en fait) que Lot avait accueillis chez lui et Lot lui-même. Les signes de xénophobie des sodomites envers les visiteurs et envers l'étranger qui habite la ville sont explicites.

⁵Les informations historiques présentées dans ce paragraphe ont été puisées dans Wikipedia, dans les sites concernant chaque pays, en langue anglaise ou française. Nous avons choisi de ne pas indiquer chaque lien pour éviter une accumulation de références bibliographiques qui rendraient inconfortable la lecture du texte. Ces informations ne se veulent pas exhaustives, car notre but est seulement de contextualiser les rivalités locales.

Bibliographie

Alexakis, V. 2002. *Les mots étrangers*. Paris: Gallimard.

_____. 2006. *La langue maternelle*. Paris: Stock. (Edition originale: Arthème Fayard, 1995).

La Sainte Bible. 1991. Paris: Alliance biblique universelle/Société biblique française.

Eschyle. Les Suppliantes. 1872. In: *Eschyle*. Traduction de Leconte de Lisle. Paris: Alphonse Lemerre, Disponible sur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k229188f/f1.image.pagination.r=les+suppliantes.langPT>. Consulté le 30/12/2010.

Georges, C. 2010. Vassilis Alexakis: «Les réponses aux questions d'identité sont toujours mauvaises». In: *Le Monde*, Edition électronique du 01/10/2010. <http://abonnes.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/ARCHIVES/archives.cgi?ID=9cd466af167a9722bec58aa76ce3157ccbc200bf5a750934> Consulté le 30/12/2010.

Maffesoli, M. 2001. *Sobre o nomadismo*. Vagabundagens pós-modernas. Trad. Marcos de Castro. Rio de Janeiro: Record.

Rushdie, S. 1993. *Patries imaginaires*. Trad. Aline Chatelin. Paris: Christian Bourgois.

Said, E. 2003. *Reflexões sobre o exílio e outros ensaios*. Tradução de Pedro Maia Soares. São Paulo: companhia das Letras.

Steiner, G. 1990. *Extraterritorial*. A literatura e a revolução da linguagem. Trad. Júlio Castañon Guimarães. São Paulo: Companhia das Letras.

_____. 2002. *Extraterritorialité*. Paris: Calmann-Lévy.

Sitographie

<http://fr.wikipedia.org>

<http://en.wikipedia.org>